

Introduction

Anne-Marie Vuillemenot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pa/297>

DOI : [10.4000/pa.297](https://doi.org/10.4000/pa.297)

ISSN : 2273-0362

Éditeur

Université Lumière Lyon 2

Édition imprimée

Pagination : 1-6

ISBN : 1634-7706

ISSN : 1634-7706

Référence électronique

Anne-Marie Vuillemenot, « Introduction », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 9 | 2014, mis en ligne le 30 septembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/pa/297> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pa.297>

Parcours anthropologiques

Introduction

Anne-Marie Vuillemenot

Directrice du Laboratoire d'Anthropologie Prospective - LAAP
Université Catholique de Louvain, Belgique

Ce numéro 9 de *Parcours Anthropologiques* rassemble des textes qui étudient, dans une perspective anthropologique, les rapports du corps et de l'espace autour de trois axes : présences du corps, mises en actes du corps et corps migrants. La thématique générale de l'ouvrage réunit ici majoritairement des travaux de chercheurs du LAAP (Laboratoire d'anthropologie prospective de l'Université Catholique de Louvain), avec la participation de plusieurs membres du CREA, Centre de recherches et d'études anthropologiques de l'Université Lumière Lyon 2. C'est grâce à une collaboration étroite entre ces deux centres et notamment à l'aide précieuse de Marina Rougeon que ce numéro a pu voir le jour. Qu'elle en soit ici vivement remerciée. De même, je tiens à remercier les auteurs pour leur contribution, leur implication et leur dynamisme. Enfin, j'adresse une pensée particulière, à la manière d'une dette, aux auteurs qui livrent en ce numéro des données ethnographiques de première main, ces dernières constituant toujours le précieux réservoir de notre discipline.

L'originalité de ce projet est de rassembler, autour de la question des rapports du corps à l'espace, des recherches, analyses et visions qui sont communément classées et catégorisées autrement, soit autour d'un même champ de recherches, soit suivant une perspective géographiquement située. La transversalité de l'approche éditoriale permet ici de faire des liens entre des travaux qui n'auraient peut-être pas dialogué dans d'autres circonstances.

Qu'entend-on par « présences du corps » ? Il s'agit d'abord d'appréhender le corps vivant de la personne en tant qu'objet relationnel, spatialisé et sensible. S'impose aussi une réflexion autour d'un objet doué d'intentionnalité qui ouvre ou ferme des espaces suivant des rythmes particuliers. Un exemple singulier de présence du corps est, bien sûr, celui du corps du chercheur sur son terrain ethnographique.

Nathalie Frogneux, à partir d'un regard d'anthropologie philosophique occidentale, interroge « les corps en perspectives » au cœur de la relation à l'autre, plus encore à l'autre vivant. « Le vivant comprend le vivant et en particulier le vivant animal. Ainsi, ce ne sont pas seulement les corps humains, mais les corps vivants en général qui bénéficient d'une intercompréhension parce qu'ils partagent l'existence ». Pour l'auteure, c'est précisément parce que le corps est localisé dans l'espace et le temps et, surtout parce qu'il est « un lieu affectif », qu'il permet de multiples ouvertures relationnelles ou encore,

que « toute localisation opère en passant par l'autre ». Nathalie Frogneux revisite d'abord la dimension perceptive du corps en partant de philosophies de l'existence, de la « double erreur » de Descartes et de la phénoménologie, pour réfléchir au « corps vivant en première personne ». Puis, elle aborde la dimension affective ou émotionnelle du corps vivant, pour déployer une réflexion sur le corps en deuxième personne, notamment à partir des travaux de Patočka. Enfin, l'expérience intérieure du corps vivant est évoquée par l'exemple de la grossesse; celui de la transe de possession aurait été un autre exemple possible de ce que l'auteure propose de comprendre des « relations intersubjectives comme relations aux autres corps : lorsque certains corps-tu s'éloignent au point de se perdre comme « tu » et devenir des « ils » dans le monde des objets en troisième personne ».

Pour nourrir la réflexion sur les présences du corps, Denis Cercllet offre une relecture des travaux de Marcel Jousse à « l'articulation des sciences sociales et biologiques ». L'auteur nous rappelle les aspects visionnaires du modèle de Marcel Jousse qui pense l'homme en liens étroits avec le cosmos, en interaction permanente et inscrit dans le mouvement. Aussi, Denis Cercllet écrit : « l'être humain saisit le monde extérieur et l'incorpore - 'l'intussusceptionne' - pour coïncider avec les actions qui proviennent de son environnement. Et, par un effet du vivant, quasi physique, l'être humain va gestualiser ce qui lui a été infligé ». Ce faisant, il reprend la fameuse formule de Jousse « l'Agent Agissant l'Agit » pour l'inscrire à l'origine ou tout au moins dans l'ascendance de la pensée de philosophes et de neurobiologistes tels que Richard Shusterman, Maurice Merleau-Ponty, Francisco Varela, Bernard Andrieu et bien d'autres.

Le geste se trouve bien au cœur de la relation au monde que l'humain inscrit en lui et entretient depuis sa tendre enfance. Son intérêt pour le geste va précisément conduire Marcel Jousse à sortir de la dichotomie corps-esprit, pour envisager l'humain dans une perspective holistique à partir du mouvement. Qui dit mouvement dit rythme, interaction, expérience d'autrui et avec autrui. En cela, la seconde partie de l'article de Denis Cercllet rejoint le questionnement de Nathalie Frogneux sur les corps en perspectives ou encore sur le corps en première, deuxième et troisième personne.

Un exemple de mouvement rythmé nous est proposé par Jean-Frédéric de Hasque, à partir de l'expérience de l'ethno-cinéaste qui travaille caméra au poing. Selon l'auteur, l'utilisation d'un mode de filmage de proximité induit une contiguïté des corps, proposée et acceptée par le filmeur et le filmé. Ce type particulier d'interaction, où la caméra est tout à la fois médiatrice et révélatrice, permet alors la production de données inédites essentiellement basées sur la gestuelle des protagonistes.

En élaborant un rapport complexe au monde, chaque société polit, éduque, enculture et prend soin du corps. Les mises en actes du corps imposent en creux une réflexion sur les limites de l'humain. Ces dernières sont interrogées par Stéphane Marpot dans l'interaction humain-androïdes, par Séverine

Lagneaux et Olivier Servais dans les pratiques d'encorporation de et en mondes virtualisés, et par Julie Hermesse à partir d'analogies entre humains et non-humains.

Suivant la mise en place d'un protocole de recherche dans un laboratoire de robotique sur la rencontre entre humains et androïdes, Stéphane Marpot s'intéresse à la nature de la relation qui se construit. Bien qu'au cœur de la réflexion, la question de l'anthropomorphisme de la machine semble finalement périphérique tant il s'agit de « comprendre le processus de production des corps, l'élaboration d'une « technologie du sujet » qu'engage la robotique contemporaine ». Si la première partie de l'article retrace une perspective historique, la seconde fait place à une ethnographie fine et précise de l'expérience « d'interaction » entre l'homme et le robot. De l'univers des représentations de l'humain à la question de l'intériorité de la machine, en passant par la mécanisation des gestes, l'auteur montre que le discours des chercheurs prime sur l'utilisation « d'artifices » quand il s'agit d'humaniser le robot. Et Stéphane Marpot de conclure : « On peut considérer en effet que le processus rencontré avec cette expérience autour des interactions homme/robot s'appuie moins sur une logique d'anthropomorphisation que de personnalisation ». Cette personnalisation commence d'ailleurs avec l'auteur qui s'interroge sur la dation du nom du robot. Faut-il employer un nom commun ou un nom propre pour parler de la machine ? En évoquant la possibilité d'un « pacte anthropologique » (Vidal cité par Marpot), ce chercheur nous rappelle toute la complexité et l'ambivalence qui président à la mise en relation des humains avec des non-humains et souligne la nécessité d'inventer « une relation sur-mesure ».

C'est aussi du « sur-mesure » dans la relation humain-robot dont il est question dans l'article conjoint de Séverine Lagneaux et Olivier Servais. Dans leurs deux ethnographies, l'une auprès d'un éleveur wallon qui utilise un robot de traite dans son exploitation et l'autre dans l'univers de World of Warcraft et de ses avatars, les auteurs nous conduisent par des mises en actes du corps, non pas aux marges de l'humain (comme certains imaginaires pourraient nous y conduire) mais bien à penser l'in et l'encorporation par l'usage du « virtuel ». Discutant le processus de virtualisation à l'œuvre dans ces deux exemples, il appert que : « le curseur 'virtualisation' n'est pas à positionner au même endroit dans les deux terrains. Dans le cas de l'avatar, la virtualisation se construit socialement, tandis que dans le cas du robot, ce sont l'information, la relation et les corps qui sont virtualisés ».

Comme dans l'article de Stéphane Marpot, il s'agit bien ici de produire de l'humain et du sens à la relation entre humain et robot. L'expérimentateur, l'éleveur ou le joueur se trouvent tous les trois non pas amputés mais avec un ajout, un surplus, mieux encore un prolongement, de leur corps, de leurs gestes, de leur personne qui, au lieu de la modifier, semble renforcer leur appartenance à l'humanité. Aussi assiste-t-on dans les trois cas, me semble-t-il, à une encorporation plus qu'à une incorporation, c'est-à-dire à une mise en

corps du surplus davantage qu'à une ingestion de ce dernier. De même, nous assistons dans les trois cas, comme le suggère la réflexion de Stéphane Marpot, non pas à une anthropomorphisation mais à une individualisation de la machine.

Pour sa part, Julie Hermesse s'inscrit dans la théorie de Philippe Descola en présentant et analysant « les rapports qu'entretiennent les membres d'une communauté mam (Guatemala) entre leurs physicalités, leurs intériorités et celles qu'ils attribuent à leur espace environnant ». Sans être ici question de relation à la machine, la discussion se porte néanmoins sur la construction d'une relation sur-mesure avec des non-humains, en ce cas, des Invisibles. Dans un grand respect de ses données et de ses interlocuteurs, l'auteure met en avant une perte, celle d'une certaine compréhension du monde et de ceux qui l'animent. L'atlas des *nahual* ne se donne plus facilement à lire, ainsi Julie Hermesse écrit-elle : « la volonté du chercheur de catégoriser clairement ces figures de l'invisible rencontre les limites explicatives des acteurs : les *tinecos* ne savent pas toujours comment nommer et définir ces figures invisibles qui les dépassent et parfois les menacent. Plutôt que de forcer les données, je considère ces imprécisions elles-mêmes comme significatives ».

Ne pas savoir comment nommer me paraît faire écho aux deux articles précédents, à cette nécessité sans cesse renouvelée d'inventer et de bricoler la/une relation entre humains et non-humains de quelque sorte qu'ils soient. Et c'est précisément dans les mises en actes des corps que va se révéler la nature de cette relation, aussi bien dans les actes quotidiens que rituels, mais certainement pas de la même manière. La combinaison des articles de Stéphane Marpot, Séverine Lagneaux et Olivier Servais, et Julie Hermesse, me renvoie aux travaux de Carlo Severi et notamment au cahier de l'Herne co-dirigé avec Julien Bonhomme, « Paroles en actes ». Dans cet ouvrage, Carlo Severi y développe l'idée du partage d'identité par l'attribution d'états mentaux à autrui, états mentaux dont il rappelle qu'ils sont « indissociables du langage » et « caractéristiques de l'être humain » (2009 : 11). Il ajoute aussi : « C'est sans doute au sein de l'action rituelle, où se construit progressivement un univers de vérité distinct de celui de la vie quotidienne, que l'exercice de la pensée anthropomorphique peut cristalliser et engendrer des croyances durables » (*idem*).

Dans la construction de relations sur mesure avec les robots ou les invisibles s'ouvre, plus que des marges de négociation, un véritable exercice de la pensée anthropomorphique qui ne peut faire l'économie d'une individualisation et d'une (ré)assurance des croyances dans l'incroyable diversité des facultés de l'humain.

Les trois articles suivants, chacun à leur manière, mettent en exergue un des polissages majeur du corps contemporain, à savoir celui qui se produit lorsque le « chez soi » se dissout du fait de la migration, de l'expulsion ou de la refondation de la nation. Ainsi, le corps mouvant invente, se plie et se déploie autrement que dans son système initial de références.

Exposant trois situations ethnographiques (Belgique, Malte, Burkina Faso), Jacinthe Mazzocchetti interroge la complexité des phénomènes migratoires à partir du corps migrant, qu'elle nomme tour à tour « corps en détention, corps à terre, corps refoulé, corps preuve, corps souffrant, corps héros, corps dressé, corps transparent, corps frontière, corps utile », en autant d'épithètes qui énoncent à eux seuls la dangerosité et la complexité du parcours migratoire. Les récits poignants que nous livre l'auteure, disent comment le corps devient « un permis de circuler » et surtout comment il se transforme de « corps-héros en corps-souffrant ». Toute la question de la localisation, abordée par Nathalie Frogneux, et du mouvement, revisité par Denis Cerclet, se déploie ici autour de la logique impitoyable des frontières, celle précisément qui ne permet pas ou plus de circuler. En forçant le trait, la question se pose de savoir comment cette situation, où les marchandises et services circulent plus vite et mieux que certains humains, a-t-elle pu s'imposer comme une évidence de la contemporanéité ? Jacinthe Mazzocchetti nous livre une réponse en analysant le corps migrant comme « une métaphore de la condition d'exilé ».

Pour Domingos Pereira : « Habiter, le verbe, indique, cette capacité qu'a l'être humain de se projeter au dehors sur son environnement immédiat ou lointain, à la fois objectivement et subjectivement comme pour se rendre visible à lui-même et aux autres. Le corps est la matrice objective de cette activité existentielle où se mêlent corrélativement action et projet dans une perception fondamentalement unique, dans la constitution toujours actualisée de son habitation » (2012 : 152). De même, Chloé Salembier présente dans sa contribution une actualisation du chez soi révélant la précarité des habitants d'un quartier de Bucarest, menacés d'expulsion car « depuis 2001 en Roumanie, la loi numéro 10 permet aux anciens propriétaires dont les biens ont été confisqués pendant la période communiste de récupérer leur patrimoine en nature ». L'auteure inventorie les modes d'appropriation de quatre espaces particuliers (la chambre à coucher, la cuisine, le trottoir, le coin de rue), investis par des femmes que d'autres désignent comme tziganes. Les va-et-vient entre les quatre espaces déroulent des histoires de vie complexes que Chloé Salembier analyse avec acuité.

Le numéro se termine par une proposition de Marie-Pierre Gibert présentant un polissage et un façonnage particuliers du corps. Par l'exemple de la danse ou, plus précisément, des danses populaires israéliennes, *Rikoudéi Am*, Marie-Pierre Gibert nous incite à penser la construction de la nation à partir des usages et des pratiques du corps juif, pratiques et usages qui allient danses et migrations. De la sorte, l'article présente « une analyse quasi clinique de la construction d'un État-nation à travers l'élaboration d'une pratique corporelle, une réflexion sur le rapport au corps et l'incorporation, une question des modes « d'intégration » des migrants dans une nouvelle société ». En envisageant la transformation des pratiques par les objets « conscience/volonté vs non conscience/non volonté », l'auteure offre une analyse originale de la transmission. Si chaque situation ethnographique

nécessite une construction analytique caractérisée, l'exemple israélien contraint à penser la transmission des pratiques suivant une logique qui conduit l'auteure à parler de « diaspora inversée » à propos des mouvements migratoires vers Israël. Si les danses permettent de construire du lien entre des personnes issues de diverses immigrations, en quoi ces danses peuvent-elles être qualifiées de nouvelles et comment interviennent-elles dans la construction de la nation ? Une partie de la réponse se trouve dans ces phrases de Marie-Pierre Gibert : « Selon les créatrices des *Rikoudié Am*, c'est précisément dans le travail de déconstruction-reconstruction que se loge la nature « nouvelle » et « israélienne » des danses ainsi créées. En effet, il ne s'agit pas de présenter telle ou telle spécificité régionale dans le produit fini de la nouvelle forme dansée, mais au contraire d'extraire des différents répertoires sollicités (juifs et non juifs) une sorte de « supra-hébraïté » qui transcenderait les spécificités des différents groupes vivant et/ou arrivant en Israël ». L'incorporation orchestrée du même (même pas, même geste, même rythme) participe ainsi - de et à - la construction d'une nation.

Les présences du corps, les mises en actes du corps et les corps migrants qui se révèlent au lecteur dans les pages de ce numéro me semblent illustrer, sans doute malgré eux, ce que Paul Virilio, durant une conversation avec Raymond Depardon, a nommé « la pollution des distances ». « Aujourd'hui, - écrit-il - on peut dire que la vitesse des transports supersoniques, la vitesse des télécommunications fait que le monde est instantané. C'est ce qu'on appelle le temps réel. Il y a là une sorte de pollution des distances, et non pas seulement des substances. C'est-à-dire qu'au lieu de polluer la nature, l'air, l'eau, la faune - ça c'est la pollution des substances -, on pollue aussi les distances, c'est-à-dire qu'on pollue la grandeur nature. » (2009 : 10). Comme si, en réfléchissant aux rapports contemporains du corps à l'espace ou, précisément, à l'espace-temps (les deux termes étant indissociables), il n'était désormais plus possible d'évacuer les effets de la dernière mondialisation, des nouvelles technologies et de l'instantanéité des échanges.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Julien BONHOMME et Carlo SEVERI (dir.), « Paroles en actes », *Cahiers d'anthropologie sociale*, n°5, Paris, L'Herne, 2009.

Domingo PERREIRA, « Le corps, instrument et matrice poétique de l'habiter », in Augustin BERQUE, Alessia de BIASE et Philippe BONIN (dir.), *Donner lieu au monde : la poétique de l'habiter*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, Editions Donner lieu, 2012, pp. 151-169.

Paul VIRILIO *et al.*, *Terre Natale. Ailleurs commence ici*, Fondation Cartier pour l'art contemporain, Actes Sud, 2009.